

# Aspect de la vie agricole des Senoufo de l'Afrique occidentale

par P. KNOPS

## I. — Définition, évolution et but de la coutume du meurtre rituel des rois agriculteurs dans l'Afrique Soudanaise.

### I.

Parmi les plus anciens livres connus de l'humanité, ceux réunis sous le nom de « Bible » présentent la royauté comme un bienfait, une preuve de l'amour de Dieu pour son peuple. Le roi n'est pas seulement un souverain politique, le chef militaire, le juge suprême d'Israël, fidèle et juste, auprès de qui chacun a accès pour obtenir justice. Mais il est aussi prêtre, le chef des prêtres : comme David, il portera l'éphod, et comme Salomon, il bénira l'assemblée des Israélites. Il est roi de droit divin, le représentant de Dieu sur la terre, investi d'une autorité très grande.

La plupart des états antiques contemporains des Israélites ou même plus anciens, étaient allés plus loin que les Hébreux monothéistes en divinisant leurs souverains, qui, dans la suite, dégénérèrent en de simples potentats orientaux. On retrouvait *des rois divins* dans la majeure partie des civilisations méditerranéennes et jusqu'en Amérique précolombienne. Dans ces contrées la royauté n'était pas seulement une magistrature politique qui devait les protéger sur les frontières, garantir l'indispensable protection de leur sol contre la rapacité des voisins : elle était surtout une fonction religieuse d'utilité publique devant assurer la continuité du bien-être du peuple, le roi étant devenu le collaborateur de la divinité suprême en faveur de ceux qu'il gouvernait, bien-être qui devait être atteint grâce à la fertilité et la fécondité générale.

Cette conception des rois divins, qui de leur vivant sont des *rois-dieux*, se traduit dans un rituel qui impose à leurs sujets des obligations et des interdits, et entraîne pour les rois des tabous et de devoirs envers leur peuple. En Egypte, l'investiture du roi était réglée par un cérémonial détaillé appelé *Sed*, par lequel un lien étroit était établi entre sa santé

et l'abondance des moissons. Dans « Le rite funéraire de la décollation », le Dr. A. Pons rapporte que conformément à ce rituel, le roi défriche, laboure, sème, moissonne, donne l'abondance. Les chefs ou rois de l'Égypte pré-dynastique sont des précepteurs, qui, comme bien plus tard les chefs mythiques de la Grèce, instruisent leur peuple dans la pratique de l'agriculture, dans l'exercice de la chasse et de la guerre, en perpétrant eux-mêmes des gestes que leurs successeurs continueront d'accomplir symboliquement. Ces chefs ne sont pas immortels, et on ne peut pas dire si, après un terme, on ne les mettait pas à mort : il y a bien la légende d'Osiris, tué par son frère Seth, et ressuscitant chaque année. Morts, ces pré-pharaoniens continueront à être vénérés, probablement sous l'aspect d'ancêtres notables. Enveloppé dans une natte ou une peau appelée *ouat*, leur cadavre pas encore momifié mais embaumé, accompagnera la tribu ; au campement il sera exposé à un poteau au milieu de la tribu, devant la hutte de celui qui lui a succédé. Peut-être dans une époque ultérieure, que les historiens ne connaissent que peu, on enlevait seulement la tête du roi défunt : en tout cas, pendant les premières dynasties, un dignitaire portera encore le nom de *Kber-tes-nout*, « porteur de la tête du roi ».

Dans la mythologie grecque aussi nous faisons connaissance avec des rois démiurges. (« Les Mystères d'Eleusis », V. Magnien, Payot, passim). « S'il est vrai que les hauts dignitaires ont déjà une action sur le monde extérieur, et participent à la démiurgie, le roi doit avoir une force plus grande encore. Le roi peut donc [...] agir sur la terre et les airs, donner la fertilité au sol. PHILON (Vie de Moïse, II) dit qu'il a fallu au roi le premier sacerdoce, afin que, par des sacrifices parfaits, et par une science parfaite du culte de Dieu, il obtienne l'éloignement des maux, et la présence des biens pour lui-même et ceux qui lui sont soumis... » Dans cette même mythologie Déméter s'unit au roi d'Eleusis, Celéos ; elle est ainsi l'épouse du roi, qui de cette façon devient le chef de l'agriculture et le maître des lois et de la cité.

L'agriculture se confondant avec l'œuvre des Mystères, il en résulte que le roi, chef de la religion, est également le chef de l'agriculture comme chez d'autres peuples de l'Antiquité, bien que les auteurs grecs ne notent que rarement cette fonction royale. Homère fait cependant bien remarquer qu'il est le maître de l'agriculture : « le bouclier d'Achille montre le roi qui préside aux travaux des champs » (Iliade, XVIII). Euripide, pour marquer que Polymestor est roi du Chersonèse, écrit que « Polymestor ensemence cette terre excellente de Chersonèse » (Hécube, 7-9).

A Eleusis se pratique un *labourage sacré* : une inscription montre que le hiérophante ou roi pontife inaugure la *Proérosia*, fête qui a lieu avant les travaux des champs.

Triptolème, le roi formé par Déméter, est le premier à avoir cultivé la terre, et la plaine de Rharia, près d'Eleusis, passe dans la mythologie pour l'endroit où eurent lieu les premiers essais de culture de l'orge.

Le géographe cappadocien Strabon (54 av. - 21 apr. J. Chr.) écrit des *Ethiopiens* : « Ils honorent comme des dieux les rois, qui sont presque claustrés » (Strabon, Géographie).

Presque aux antipodes, chez les *Incas*, pour qui les travaux agricoles n'avaient pas non plus le caractère dégradant de chez certains barbares de l'Antiquité, où ces travaux étaient exécutés par les femmes et les esclaves, l'agriculture était au contraire, à cause de l'association des travaux des champs avec la religion, un acte sacré honorant ceux qui les accomplissaient. À la fin de la fête de l'Ayrihua, l'Inca pratiquait lui-même le premier sillon avec un bêche en bois doré, imité ensuite par les membres importants de sa famille : l'empereur de *Chine* faisait le même rite en traçant trois sillons dans la capitale afin d'inaugurer les travaux agricoles. Le maïs du champ sacré du temple ou Koe Kampata, que l'Inca et sa famille plantaient, arrosaient et moissonnaient, était offert au dieu-soleil lors de certaines fêtes.

Dans les régions de l'Afrique Noire qui composent le Soudan Oriental, Central, Occidental, et qui ont eu des contacts millénaires et permanents avec les civilisations de la Méditerranée et de la Mer Rouge ; contrées habitées autrefois beaucoup plus loin vers le Nord, mais dont les zones habitables et habitées ont été refoulées peu à peu par les actions éoliennes, comme le prouvent les outils de pierre demeurés en place sur le gravier et l'ossature rocheuse de l'Igharghar, et le bel outillage de la pierre polie et les immenses meules à blé du Tanescrouft, lequel est aujourd'hui le désert absolu ; dans ce Soudan où l'Égypte, la Lybie, le Habech ou Abyssinie anciennes ont laissé tant de vestiges de leur civilisation et de leur rituel qu'on le dénomme à bon titre « le musée de l'Antiquité », survivent bien des croyances et coutumes concernant la démiurgie de leurs rois. Elles se sont étendues depuis les rivages de la Mer Rouge jusqu'à la barre houleuse du Golfe de Guinée et de l'Atlantique : les explorateurs du continent noir n'ont heureusement pas négligé de remarquer ce caractère divin ou pour le moins surhumain des rois nègres. Pour le royaume nilotique de *Sennaar*, qui existe sur le territoire de l'ancien royaume de Méroé (Haute-Égypte), Bruce décrit en 1770 son monarque-dieu. Chez les *Chilouk* et les *Dinka* le roi est soumis à l'invisibilité pour le peuple, et à une sorte de séquestration ou de claustration. Assis dans une salle derrière un écran, il écoute son interlocuteur accroupi ou agenouillé, les mains sur ses cuisses ou ses genoux, pieds nus, ses sandales ayant été abandonnées à l'entrée de cette étrange salle d'audience. La même cérémonie est en vigueur dans les tribus voisines :

*Diour*, sur le fleuve Soueh, *Hammedj*, sur le Nil bleu, *Annouak* et *Foundj* à cheval sur la frontière de l'Ethiopie et du Soudan.

L'explorateur Clapperton, qui pénétra en 1824 dans la Nigéria Septentrionale, dans les Pays-Bas du Tchad, et dans les états nègres du Cameroun et du Tchari, signale dans son récit du voyage leurs monarques invisibles, qui le sont restés d'ailleurs jusqu'à nos jours. Dans d'autres contrées, où cette claustration est moins rigide, chez les *Bambara*, les *Sénoufo*, les *Yoruba*, etc., aucun sujet ne peut parler directement à son souverain, et ce serait diminuer son pouvoir que de le toucher ou le voir manger. A la droite du roi Fanti se tient son « orateur », lequel parle à sa place à cause du caractère divin du roi : ce n'est pas un interprète, mais un porte-parole. Quand ils tiennent conseil ou rendent justice, les rois *yoruba* sont cachés sous un voile composé de cordelettes tressées garnies de perles de couleur. Le roi du Bornou est séparé de ses sujets par des barreaux, et celui du Loggoun vit dans une sorte de cage en bambou.

Déjà son choix est soumis à un code rigoureux de règles inaltérables. Un roi *sénoufo* doit être d'abord d'extraction royale, et procéder selon des lois inviolables d'une très longue ascendance en ligne matriarcale : le frère succède à son frère, et à son absence, c'est par exemple son neveu, fils de sa sœur utérine, qui gouvernera.

L'intrigant qui réussit à s'imposer contre ces règles sacrées, est un usurpateur et provoquera la stérilité des plantations et la famine. L'âge du successeur n'a pas d'importance : un nouveau roi *sénoufo* de 65 ans, est toujours dit « jeune » : nous devons comprendre cet adjectif *jeune* dans le sens de *nouveau*. L'héritier de la royauté ne peut avoir aucune tare physique : un borgne, un boiteux, un gaucher, un roux, un albinos, un paralytique, un lépreux, un variolé, un phtysique, un syphilitique, un bègue, celui qui aurait un sixième doigt à une main, un impuissant, sont disqualifiés. Le candidat doit avoir une vie morale sans tache. Jusqu'à il y a peu d'années un circoncis ne pouvait accéder au pouvoir, parce qu'il était un homme incomplet. Pendant toute sa vie le souverain est entouré d'interdits.

Un roi *Sénoufo*, comme ses collègues *Yoruba*, *Bambara*, *Mossi*, *Ewé*, *Fon*, mange toujours seul. Sa cuisinière est sa première femme, ou une autre ayant atteint la ménopause, souvent sa mère. Après le coucher du soleil, il ne peut plus quitter l'enceinte de son habitation, ni recevoir personne. Il ne doit jamais aller au marché. La bière de maïs ou de mil lui est interdite. Le porteur de son siège ne peut être qu'un rouquin, qui est d'ailleurs tué à la mort du roi, sans doute parce qu'il connaît tous les secrets de son maître, toutes les intrigues et autres dessous de la politique royale. Le roi doit strictement observer le vendredi, jour sacré des *Sénoufo* : ne manger ce jour que de l'igname grillée et aucune viande,

porter un pagne bariolé, et dessiner à la terre blanche sur ses membres son totem stylisé. Son investiture à la tête du royaume s'accompagne de sacrifices humains, afin d'accroître sa vigueur de demiurge fertilisateur.

Même à leur mort ces rois soudanais sont entourés de nombreuses précautions. Leur décès est gardé secret jusqu'après la désignation et l'investiture de leur successeur. On les momifie, les enfume, les dessèche, les déshydrate, les embaume. Plusieurs, tels les rois achanti, ont deux tombes, la fictive, et la secrète, la véritable. D'autres, comme les baoulé, sont enterrés provisoirement, en attendant que leur tombe définitive soit préparée dans le lit d'un fleuve qui a été détourné pour cette cérémonie, et on les recouvre de poudre d'or, reminiscence de l'ocre des préhistoriques. Les chefs sénoufo sont enterrés dans leur palais. Dans tous ces royaumes où le souverain n'est pas claustré, il préside chaque année à la fête des semailles célébrée dans le champ du roi ; il perpètre à cette occasion les sacrifices humains, est présent au labour, forme lui-même la première butte de terre avec la houe. Pour les Sénoufo et tant d'autres clans, il est la source de toute force vitale, celui par qui la tribu reste en vie. C'est grâce à lui que tombe la pluie pour arroser les champs cultivés ; mais c'est aussi à cause de lui, à cause de sa sénilité, de son impuissance, de l'usure de son pouvoir divin, que la sécheresse remplace la pluie, que les moissons sont mauvaises, que les épouses n'enfantent pas, que les épidémies ravagent la tribu, que les troupeaux de bétail sont décimés par la tsé-tsé et la peste bovine. Le bien-être de la collectivité, la prospérité de ses sujets dépendent donc intimement de la vigueur, de la santé du souverain, tandis que sa sénilité, sa maladie exposent la tribu à de graves dangers.

Il convient de placer ici une anecdote. En 1922 quelques rois de la Côte d'Ivoire avaient été invités à visiter l'Exposition coloniale de Marseille. Parmi eux se trouvait Lalourgo, roi sénoufo-naffara. Plus tard j'eus l'occasion de lui demander ce qui l'avait le plus impressionné. « C'est, dit-il, le robinet à eau, fétiche plus fort que celui à qui je sacrifie pour faire tomber la pluie : il suffit de tourner pour que l'eau coule. Avec ce robinet je pouvais arroser mes champs, de sorte qu'il n'y aurait plus de famine dans mes terres ; et ainsi je vivrais sans devoir mourir ».

## II.

Jetons un coup d'œil dans cette même histoire ancienne et dans les rituels africains pour nous rendre compte des réactions des Antiques et des autochtones modernes du Soudan, dans le but d'éviter les conséquences de la dégénérescence des rois-dieux.

*Deux pratiques, qu'on pourrait qualifier de fondamentales, y sont à souligner, deux coutumes qui ne sont pas absolument générales, mais beaucoup plus que sporadiquement répandues.*

1. *La rénovation de l'énergie créatrice du roi* par des sacrifices, afin de lui rendre la puissance d'où résultera la réussite des cultures, d'assurer la fécondité des humains et du bétail, de lui conserver la prudence et la sagesse dans son gouvernement, de donner la valeur à ses guerriers ; sacrifices dits de revigoration ou de rajeunissement.

2. *La mort, par suicide ou meurtre, du roi soupçonné de décrépitude*, de perte de vitalité, afin de transférer sa fonction divine sur un successeur nouveau, donc vigoureux. Il est vrai que ces chefs, originairement rois d'une saison, ensuite d'une époque déterminée ne dépassant pas cependant les 7 ans, réussissent parfois à durer en se procurant des substituts qui meurent à leur place : un premier-né, un frère, un malfaiteur, un captif, un étranger de passage.

Osiris, tué et dépecé par son frère Seth, ses membres dispersés à travers l'Égypte, tandis que chaque année, mystiquement reconstitué, il ressuscitait, est un mythe certainement en rapport avec la revigoration ou le rajeunissement du pouvoir divin royal.

Dans la mythologie *minoenne*, le roi, représentant sur terre le dieu-taureau Zeus-Astérios, pénètre dans la grotte sacrée du mont Iouktas pour en ressortir rajeuni et revigoré, et maintenu dans l'exercice de ses fonctions royales par Zeus ; mais bientôt il mourra, si le dieu n'est pas satisfait de lui.

Les *Incas* du Pérou observaient des pratiques assez semblables. Pour lui communiquer le summum de la vigueur, des sacrifices humains plus nombreux étaient offerts à l'avènement du souverain. Quand dans la suite il tombait malade, on renouvelait ces sacrifices humains. Une idole en or, Intiilapa ou « tonnerre du soleil », recevait ces sacrifices sanglants afin que la santé revînt à l'auguste malade. Intiilapa fut fondu en or massif sur l'ordre de l'Inca Iupanki, qui la faisait honorer comme son propre frère.

Le roi sénile ou affaibli était mis à mort aussi en *Nubie* : le sacrifice d'un taureau annonçait son exécution proche.

Au royaume de *Méroé*, issu de celui d'Égypte, et qui fleurit depuis le 5<sup>e</sup> siècle avant J.C. jusqu'au 1<sup>er</sup> après J.C., le meurtre ou le suicide du roi sur l'injonction des prêtres était de rigueur. D'après Diodore de Sicile, dans la Bibliothèque Historique, et Strabon, dans Géographie, cette coutume fut abolie par le roi Arg-Amen, en grec Ergamès, contemporain de Ptolémée II Philadelphie (285-247), et imbu d'idées helléniques. A la tête de ses troupes il viola le sanctuaire du temple d'or des Ethiopiens, massacra les prêtres, et continua de gouverner le pays sans être désormais inquiété. Lorsque vers notre 15<sup>e</sup> siècle les Foundj y établirent le royaume de Sennaar sous une dynastie de métis négro-arabes, la coutume réapparut, d'après Bruce ; le roi était le chef divin de l'agriculture, et les notables pouvaient le mettre à mort. De même qu'en Crète, on considérait que

l'ancêtre-dieu était un taureau blanc ; et avant le meurtre du vieux roi, un taureau était occis.

Leurs voisins Dinka, Annouak, Diour, Hammedj, Chillouk et autres nilotiques, avaient des croyances et des coutumes identiques et pratiquaient ce meurtre après un règne ne dépassant jamais les 7 ans : leurs souverains présidaient chaque année à la fête des semailles, affirmant ainsi leur souveraineté d'un peuple agricole.

A peine hors du cadre géographique dont nous nous occupons particulièrement et notamment dans la région au nord des grands lacs et à la frontière occidentale de l'Abyssinie, nous trouvons chez les *Babima* ces mêmes rois-dieux, séparés de la tribu par de nombreux interdits. Dans la cour de l'habitation royale brûle sans arrêt un feu de bouse de vache, combustible succédané là où le bois fait défaut : pour ces pasteurs et agriculteurs ce feu symbolise la vie du roi. Les guerriers *Galla* avaient l'habitude de se frotter de ses cendres pour se redonner des forces et du courage. A la mort du chef, le feu est éteint. Dès que son successeur est connu, on en allume un nouveau ; ce feu nouveau est distribué aux notables, qui, en l'acceptant, font preuve de féaux du nouveau monarque. Ici, comme au Soudan et dans l'Antiquité, on tuait le souverain quand il devenait sénile. Son corps était lavé avec du lait et enveloppé dans la peau d'un bœuf immolé avec lui.

Plus loin encore, une peinture rupestre de Rusape, en Rhodésie du Sud, retrace une scène dénommée communément « l'enterrement du roi ». En haut on voit un roi divin qui a été sacrifié, et monte au ciel, après quoi une pluie bienfaisante se met à tomber. En bas on assiste à la joie des hommes et au contentement des bêtes pour cette pluie. Dans l'ensemble de cette représentation pariétale apparaissent aussi des figures masquées.

Dans l'univers africain nègre contemporain, l'histoire ancienne continue de se répéter au Soudan Occidental et Tchadien. Si l'on n'y retrouve pas ces puissantes castes sacerdotales de l'Antiquité, leur rôle dans le meurtre rituel du roi est cependant repris par les sociétés secrètes locales, Oro, Gpo-Oro, Egugûn, Agémo, aux noms très divers à cause de la multiplicité des langues et dialectes, mais identiques par leurs fonctions fondamentales.

Voici d'abord une coutume actuellement encore en vigueur chez les *Yakouba* ou Dan de la Côte d'Ivoire, les mêmes qui sculptent ces beaux masques mystérieux que nous connaissons, les mêmes aussi qui, avec les N'guéré et les Gouro sont encore anthropophages ; cette coutume est un exemple typique de la substitution d'une victime humaine au roi défaillant et voué à la mort rituelle. A une époque que nous devons situer à moins d'un siècle, les rois devaient se supprimer ou étaient mis à mort. Mais depuis lors, entre autres dans la localité nommée *Ibo*, un

substituant, qu'on appelle « le roi de la forêt d'or », 'est-à-dire du bois sacré, meurt à la place du souverain. Il est tué avant le labour et les semailles. Selon les Yakouba, il est désigné par le vent, par une bande étroite de vent, pas plus large que ses épaules, et qui souffle sur lui. Durant une année, il reste le roi pour finalement être tué par le vent. Il ignore évidemment que le meurtre des rois de sa tribu était perpétré jadis. Pendant le dernier jour et la dernière nuit de sa vie, il doit danser seul sur la place publique, jusqu'au moment où la lune atteindra son zénith. Alors le vent le tue d'une flèche d'or. Seuls des notables et de vieux initiés en sont témoins. Ceux-ci enterrent le mort à un endroit secret de la forêt d'or, en position debout, et la flèche plantée dans le corps. A l'aube, les villageois ne trouveront sur la place du bourg que des vêtements, quelques bracelets de cuivre ou en peau d'animal, et une couronne de cauris dont le roi de la forêt d'or s'était défait au fur et à mesure que se déroulait sa danse ultime...

Les chefs ou rois de la trentaine de sous-tribus composant le groupement sénoufo, et qui jouissent du pouvoir de féconder la nature, sont, aux yeux de leurs sujets, considérés comme affaiblis et usés au bout d'une période de 7 ans au maximum, malgré leurs recours aux moyens magiques de rajeunissement, tels les sacrifices, les amulettes, les fétiches de la pluie, et autres, et malgré les précautions prudentes qui ont été employées pour leur choix à la souveraineté et les interdits auxquels ils se sont scrupuleusement soumis durant leur règne.

Nemongo, roi des Sénoufo de Karakoro, devint chef à trente ans. Pour avoir perdu en peu de temps des vertus indispensables au bien-être de ses sujets, il fut tué par le poison après moins de 2 ans de gouvernement : il avait dilapidé les biens de la communauté. En 1924 un groupe de Sénoufo fut condamné à mort ou à l'emprisonnement par l'administration coloniale pour avoir tué par le poison leur roi Napiéolé dont expiraient les 7 années traditionnelles. Fandio, roi Sénoufo de Sinematiali, avait réussi à doubler ce cap, étant lui-même un puissant féticheur capable de détecter les poisons qu'on essayait de lui administrer, et, à l'instar d'Arg-Amen de l'antique Méroé, s'étant débarrassé à temps de ceux qu'il soupçonnait de vouloir exécuter son meurtre.

La même coutume est signalée chez les Fon du Dahomey et chez leurs voisins les Anago et les Yoruba : les anciens avertissaient leurs rois de leur fin prochaine, et les priaient de se reposer du soin de l'agriculture, des guerres et de la magistrature en leur envoyant dans unealebasse des œufs de perroquet, symbole qui signifiait : « choisis toi-même le genre de mort qui te paraîtra le plus doux, autrement nous choisirons pour toi ».

Comme pour les Egyptiens, le Soudan nègre et l'Afrique Occidentale établissent un lien étroit entre la santé du souverain et la réussite des moissons. James G. Frazer, dans « Le Rameau d'Or » parle du Dieu



mortel, c'est-à-dire du roi divin, incarnation humaine de la divinité, qui est mis à mort dès que, d'après certains symptômes, ses pouvoirs commencent à décliner, afin que ses vertus magiques puissent passer dans un successeur plus vigoureux. D'après cet anthropologue, cet acte est intimement associé à la croyance de ces peuples que leur sécurité et leur existence sont liées à la vie de ces dieux incarnés. Ils prennent donc le plus grand soin de sa santé, par égard pour leur propre vie. Mais aucune précaution ne peut empêcher l'homme de vieillir, de devenir faible et de mourir finalement.

Pour revigorer son roi, de qui dépend donc l'existence de ses sujets (ce terme « existence » comprenant non seulement la vie, mais englobant aussi la morale, la bona fama, le contact avec les ancêtres défunts, la continuité des rites religieux), la tribu et son chef lui-même ont recours au sacrifice de victimes humaines dont le roi s'appropriera la jeune vigueur. Cette cérémonie s'accomplit à l'occasion de la fête annuelle des champs, appelée tantôt ainsi, tantôt fête des ignames, du printemps, des cultures, des semailles, etc. Les Fon du Dahomey, les Ewé du Togo, les Achanti et les Fanti du Ghana, leurs cousins les Agni et les Baoulé de la Côte d'Ivoire, pratiquent actuellement ces sacrifices humains en remplacement de la mise à mort de leur roi.

Le Père Bertho, des Missions Africaines de Lyon, résume cette cérémonie telle qu'elle avait lieu à Abomey, au Dahomey, avant la fête des ignames : « Du coton nouveau était distribué aux femmes du roi, qui le remettaient filé à 16 tisserands qui en tissaient un vêtement blanc. A la nuit tombante le roi, ses femmes et ses ministres se rendaient à la ville sainte d'Allada. Seuls ses ministres les plus intimes pouvaient l'accompagner au-delà d'un ruisseau qui coule près de cette ville. Ils emmenaient un garçon. A l'arrivée, le roi se déshabillait, remettait ses vêtements au garçon et se lavait ; on lui coupait les cheveux et les ongles, que l'on jetait dans un trou en même temps qu'on y précipitait le garçon qui était ainsi enterré vivant. Puis le roi revêtait le costume blanc et rentrait chez lui. On disait : « Il a changé la mort ».

Dans les groupes sénoufo de la Haute-Côte d'Ivoire et du Soudan on s'empare d'un jeune homme, un de ceux que les chefs ont amenés de leurs villages pour participer le lendemain au labour du champ communautaire, ou d'un étranger de passage, ou d'un fils de captif. Il doit être mâle sans défaut corporel : un bègue, un borgne, celui qui a été atteint de la variole ne sont pas choisis. Il est égorgé à la pointe du jour, après un premier sacrifice d'un taureau, puis dépecé, et ses chairs mélangées dans un très grand vase en bois sculpté, à la chair du bœuf blanc. Pendant le labour sacré ce mélange de chair est distribué à tous ceux qui participent au labour et à la cérémonie : chefs, femmes, laboureurs, féticheurs, sociétés secrètes, musiciens et tant d'autres, au nombre d'en-

viron 1500 dans le groupe sénoufo naffara de Sinématiali. Invité chaque année à cette fête, je m'y rendais vers les 10 heures : en saluant le roi, je le trouvais dans un état de grande surexcitation, et manquant de son calme habituel pour me parler.

De passage une autre année, la veille de cette fête chez des Sénoufo occidentaux, le roi de la région eut la bonté de me prévenir de garder auprès de moi au camp mes compagnons indigènes, afin qu'il ne leur arrivât aucun mal. Ce conseil me fut donné encore quelques années plus tard à l'approche de cette fête chez les Ewé du Togo Central. Pareils sacrifices humains ont lieu annuellement chez les Dogon.

### III.

Comme corollaire, nous trouvons là l'explication *partielle* de la coutume des sacrifices humains, et nous pouvons affirmer que le massacre d'hommes et de femmes jeunes de toute condition sociale à l'occasion des fêtes du printemps et du labour, et de la récolte des premiers fruits de la terre, est une survivance de la cérémonie de la revigoration du principe créateur et fertilisateur des chefs. Chez certains Anciens, comme aussi dans plusieurs groupes ethniques de l'Afrique primitive, on pratique ces sacrifices, lesquels, apparemment et à première vue n'ont aucun rapport avec ce besoin de rendre des forces au roi sénile ou malade. Mais il est très probable qu'ils sont des restes, des fragments, et des survivances de cette coutume tronquée, décapitée.

A *Carthage*, des enfants étaient immolés en holocauste dans la pratique du moloch, afin d'obtenir la fécondité universelle. Pendant que, voilés de noir, ils disparaissaient dans le ventre d'airain du Baal, les hiérodules du temple vêtus de manteaux rouges marmottaient la formule éleusienne : « Verse la pluie ! Enfante ! ».

La *Rome* ancienne emprunta sans doute aux Etrusques les sacrifices humains : elle conserva longtemps la coutume d'immoler des captifs ou de vouer aux dieux infernaux toute une génération de jeunes guerriers à l'occasion du « printemps sacré ».

A *Bamako*, au Soudan Français, chaque année en mai, les chefs de famille bambara se réunissaient avant le labour et les semailles. On rassemblait les jeunes filles sans tares physiques et à tout point de vue susceptibles de servir de victimes : le sort désignait celle qui devait être immolée cette année-là, et jetée aux caïmans du Niger.

La fête dite « *Grande Coutume de l'Igname* » ou Odwira, et en honneur chez de nombreuses tribus de l'Afrique Occidentale au Dahomey, au Ghana, à la Côte d'Ivoire, en Nigéria, exige encore chaque année chez les Achanti la vie d'une personne. D'après une légende locale, à l'époque

où l'igname avait été importée par le roi Sei Tutu sur l'ordre du prêtre Anokyi, et achetée par lui à Amu Yao, roi de Tékiman, au prix de la vie d'un prince royal-cédé à Amu Yao qui l'immolait, la fête Odwira exigeait aux débuts le massacre de 300 personnes. Puis peu à peu ce chiffre fut réduit à 200, puis 100, puis 80, et finalement, de nos jours, à 1 personne.

Sans doute convient-il de mettre en rapport avec cette « Grande Coutume de l'Igname » les cérémonies du *soukâle* (récolte du mil) célébrées annuellement chez les Sénoufo-Naffara du centre, dans le plus grand silence pendant une nuit du début de décembre sous le souffle froid de l'harmattan. La veille, tous les initiés de la société secrète jeûnent : ils ne mangent que de l'igname grillée, s'abstiennent de tout rapport conjugal, se rasant la tête, dessinent sur leur membres 3 lignes blanches, et tuent une victime humaine. Nuitamment ils se rendent au principal champ de mil royal situé autour du village de Sinématiali pour couper, sous la présidence du roi, chef de l'agriculture, le mil, considéré par les sénoufo comme le blé le plus ancien, apporté sur la terre dans le marteau du forgeron.

## II. — Aspects religieux de l'agriculture chez les Senoufo.

Les rites agraires perpétrés par les rois-dieux du Soudan et de l'Afrique Occidentale, les interdits qui les entourent jusqu'à devoir se soumettre à la claustration, les cérémonies que leur peuple accomplit envers eux et en leur honneur, sont des preuves suffisamment pertinentes de *l'importance religieuse de l'agriculture*. Chez les Sénoufo celle-ci est aussi sacrée que n'importe quel secteur de leur religion. Se soustraire aux travaux des champs est une faute grave, comme d'omettre les funérailles d'un consanguin ou de refuser d'entrer dans une société d'initiation.

Ainsi, un Sénoufo qui s'en va chercher hors du labour ses moyens d'existence au service d'un Européen ou d'un Musulman, un enfant qui reçoit une instruction scolaire et se destine ainsi généralement au commerce ou à des fonctions administratives, l'indigène qui s'enfuit de la tribu pour avoir ailleurs un gagne-pain plus lucratif, attirent sur eux-mêmes et sur ceux qui en sont censés responsables, le mépris fanatique de leurs congénères.

Déjà le nom indigène *Târ*, pour désigner le territoire occupé par une tribu ou un clan, a un sens sacré quand il est précédé, comme d'un titre de dépendance, du nom du roi ou chef régnant : on disait « Fandio târ », — terre de Fandio —, pour désigner le pays sénoufo-naffara de Sinématiali, quand ce roi vivait encore, et actuellement son nom est remplacé par celui de son successeur : normalement le nom du pays change à chaque changement du roi-dieu.

Cette târ, que le chef doit administrer et fertiliser, mais qui ne lui appartient pas davantage qu'elle n'appartient à la communauté ni à aucun autre usager, est de fait la propriété des premiers ancêtres, qui ont leur *fondé de pouvoir*, appelé *târefollo* ou *danefollo*. Quiconque veut utiliser une parcelle de terre, doit avoir son acquiescement, de sorte qu'il n'y a jamais de contestations au sujet d'une exploitation agricole. Son consentement est accordé après le sacrifice d'une poule, pour une période indéterminée, c'est-à-dire pour le temps qu'existent des indices que l'occupant garde l'intention de la cultiver, et principalement la présence d'une hutte-abri pour la volaille de basse-cour que le cultivateur emporte avec lui aux champs ; la présence en bon état d'une minuscule case fétiche ou d'une case pour les âmes d'ancêtres errants ; le fait de détruire annuellement les mauvaises herbes ; des coques d'œufs comme restants d'offrandes récentes.

Le *labourage* du nouveau champ est précédé d'une nouvelle cérémonie religieuse remarquable. Pour les plantations communautaires, ainsi que pour celles, importantes, des notables et des chefs de cour ou de famille, dont la superficie est très étendue, on doit recourir à l'intervention efficace des *forgerons* pour les débrousser et les débroussailler. La brousse non défrichée est en effet peuplée de *n'dèbele* ou génies nains : réminiscence vague peut-être des « petits hommes de la brousse » ou pygmées. Ceux-ci peuvent causer beaucoup de dommage aux plantations. On dit qu'ils chassent, poursuivent et menacent ceux qui se rendraient aux champs un jour interdit, et qu'ils détruisent parfois les cultures. D'après cette légende, les enfants qui n'ont pas atteint « l'âge de faire le bien ou le mal », c'est-à-dire la puberté, sont leurs amis : les enfants les rencontrent parfois, jouent avec eux, et parlent alors le même langage que les lutins (1). Les forgerons, magiciens traditionnels des *sénoufo*, chassent ces génies au moyen d'un « fétiche » composé de feuilles pilées, qu'ils répandent dans la brousse.

Ils construisent des cases-abris pour les mânes errants, après quoi ils peuvent entreprendre le débroussaillage du terrain destiné à devenir le champ et le brûlis ; ils pratiquent des trous dans les arbres qui s'y dressent, pour ensuite y mettre le feu et les réduire en cendres qui font office d'engrais. Seuls continueront d'y élever leur cîme, ceux qui sont reconnus d'utilité, tels l'arbre à karité (*butyrum spermii Parkii*) dont la noix donne une graisse végétale employée pour la cuisine, l'éclairage,

(1) A cette croyance aux nains de la brousse, il faut rattacher l'usage de ces *bâtons de culture*, qui portent le même nom que les génies lutins, *n'déu*, pluriel : *n'dèbele*. A leur extrémité supérieure est sculpté un personnage féminin. Quand plusieurs hommes retournent ensemble de la glébe, un de ces bâtons est piqué dans le sol à un point convenu, et celui d'entre eux qui aura dressé le premier sa ligne de buttes de terre, prend le bâton pour exécuter quelques pas de danse. Il est probable qu'il existe un rapport entre cette danse et les lutins.

comme préventif contre les bronchites occasionnées à la saison sèche par le vent froid de l'harmattan, et comme crème de beauté; et l'iroko (*chlorofora excelsa*) de la famille des Moracées, à usages religieux tels la protection de la plantation, la sculpture de masques et de statuette ancestrales et divinatoires et au pied duquel, à la récolte, sera déposée une igname nouvelle en reconnaissance.

Après l'intervention de cette caste, l'usager de cette terre fait un sacrifice de volaille, poules ou poussins, offert aux ancêtres familiaux : sous une case minuscule, il dresse un autel avec une statuette anthropomorphe ou élève une simple pyramide en argile qui sera arrosée du sang de la victime et coiffée de ses plumes, de préférence en bordure du champ et sur le côté qui touche la brousse ; cette petite pyramide s'appelle *siguele iègue* ou « la chose avec les plumes ».

Parmi les préparatifs religieux des travaux agricoles il faut mentionner ensuite les *Jours des Rogations*, apparemment semblables chez ces animistes à la liturgie chrétienne. Ils ont lieu lorsque les premières vrilles des ignames sortent des buttes de terre où elles ont été plantées, c'est-à-dire à la deuxième moitié d'avril, qui correspond au mois indigène Kafougpôô. Plusieurs jours consécutifs des femmes se rassemblent dans les villages aux heures creuses de l'après-midi pour former une procession, laquelle quitte l'agglomération pour se rendre, à la file indienne, aux champs, en direction de l'est, point cardinal d'où viennent toujours les tornades, seuls véhicules de la pluie dans cette partie du Soudan Occidental. Ces suppliantes frappent de la paume un tambour étroit, sorte de poterie recouverte de peau de chèvre, secouent des anneaux à sonnettes de fer qui enserrant leurs poignets et leurs chevilles, agitent de longues clochettes en fer, des crécelles de même métal, et des bruiteurs, calebasses creuses entourées d'un filet de cauris, pendant que chacune à son tour improvise une psalmodie, dont le sens est inévitablement : « Zague kan, wolle man, zague-kulélewele », « Donnez-nous la pluie, ancêtres préposés à la pluie ! ». Ces femmes sont aussi celles qui composent la société des féticheuses, appelées *sandogo*. Pour la circonstance elles portent, chez les Sénoufo-Naffara, ce qu'on pourrait appeler leur costume national, qui se compose d'une ceinture en coton à laquelle est fixé au postérieur un paquet de feuilles vertes disposées en éventail, et provenant de l'arbre appelé seritigie.

\* \* \*

Concernant les rites religieux qui accompagnent le *labourage* proprement dit, et dont certains ont été signalés là où nous avons essayé de faire ressortir la caractère divin de créateur et de fertilisateur des rois sénoufo, on en a une très bonne illustration en assistant au champ communautaire à la *fête des ignames*, telle qu'elle est pratiquée annuellement chez les Naffara de Sinématiali.

L'igname, que les botanistes appellent Dioscorea, est la nourriture de base du Sénoufo : c'est un tubercule, dont il suffit d'enfourer en terre un morceau pourvu d'un jet. Selon la mythologie locale, semblable sur ce point à celle des Dogon rapportée par M. Marcel Griaule, ce tubercule a été apporté du ciel par le forgeron dans son marteau, aux mêmes temps premiers que cet artisan magicien gratifia les hommes entre autres du mil ou sorgho (*holcus spicatus*). L'igname surtout est la plante alimentaire de base, autour de laquelle gravitent les travaux et les coutumes agraires des semailles, tandis que ceux de la moisson sont centrés sur le mil : pour le riz et le maïs, le Sénoufo ne pratique aucune cérémonie, l'un et l'autre étant d'importation relativement récente, le riz venu de l'Inde par l'Afrique Orientale, et le maïs importé de l'Amérique par la voie des traitants d'esclaves au XVI<sup>e</sup> siècle.

Le jour de la fête, qui est aussi celle de la revigoration du roi, commence, comme tous les jours sénoufo, la veille à la tombée de la nuit. Le roi, les notables, les laboureurs et tous ceux qui doivent y participer et y remplir un rôle, doivent observer *certaines interdits* : abstention de toute nourriture autre que l'igname grillée et la farine de mil, de bière de maïs, abstention de rapports sexuels, interdiction de manger d'autre viande que celle préparée en ce jour et selon un rituel spécial et distribuée dans le champ ; défense de célébrer des funérailles ; les anciens ou vieux dessinent au kaolin sur leurs membres leur totem stylisé encadré dans un losange. A l'aurore, avant la grande mise en branle du clan, les joueurs de tambours et de balafons, successeurs lointains des flûtistes de Memphis qui encourageaient, des notes de leur roseau percé, le peuple au travail, sont brûlés sur le dos par leurs chefs avec une torche d'herbe : sans doute est-ce une pratique de purification. Ces centaines d'indigènes adultes qui manieront ce jour la grande houe, la seule admise aujourd'hui, ne porteront pas d'autre vêtement que la ceinture de coton large de 10 centimètres, et beaucoup seront coiffés du traditionnel bonnet phrygien ; les préposés qui dirigent les cultivateurs, se vêtiront, comme d'habitude, de leur grand vêtement blanc qui les rend reconnaissables de loin.

*Outils.* Les grandes houes, appelées *tia*, larges et longues comme le soc de la charrue, emmanchées comme aux temps les plus anciens, avec lesquelles sont dressées les buttes à ignames, ont un caractère sacré. Elles l'ont reçu par l'action magique de leur forgeron par un sacrifice de consécration, et par leur contact avec le feu de la forge, avec l'enclume et le marteau déjà sacrés à leur tour par des sacrifices sanglants et des invocations. De même l'extraction antérieure de leur matière première, le minerai, et sa fonte purificatrice dans le haut-fourneau, ont lieu après l'immolation de victimes animales et l'observance d'interdits. Les *tia* ont été forgées par une caste dont les membres ont dû se soumettre à une initiation très rigoureuse se terminant vers leur trentième année, et dans

laquelle tout aliment et toute boisson leur ont été interdits pendant une semaine, ainsi que tout rapport avec une femme pendant trois ans. Jamais une femme sénoufo ne peut manier la tia, parce que sa menstruation désacralise cet outil. Elle peut travailler de la petite houe, appelée *tagplé* ou *kamaga*, et de la houe moyenne dite *kagpé*. Ces deux houes ont été fabriquées principalement pour le binage et pour la culture du riz, des arachides, du maïs, et n'ont aucune valeur sacrée ou magique.

Le rôle de la femme dans l'agriculture locale est de planter et semer. Les buttes de terre meuble que les laboureurs dressent dans le champ communautaire à perte de vue sur des centaines d'hectares, seront ouvertes le lendemain par les femmes avec la petite houe *tagplé*. Elles en ouvrent le sommet aplati, y déposent un morceau d'igname et le recouvrent de terre. Ce rôle de planter et de semer est réservé aux femmes mères ou enceintes, parce qu'elles représentent la fécondité et la fertilité, vertus capitales que n'ont aux yeux de ce peuple agriculteur ni les femmes stériles ni les jeunes filles ; ces dernières peuvent travailler de la houe moyenne dans les rizières et les champs de maïs et d'arachides, cultures non pas traditionnelles, mais d'importation. Toutes les statuette sénoufo de la fécondité reproduisent l'image de la femme enceinte, dont la grossesse fait pointer fortement le nombril souvent entouré d'un tatouage en rayons solaires : la femme représentée dans ces images supporte en outre sur la tête cette corne d'abondance qu'est le panier de la moisson. Ainsi se trouve détruite la légende de fertilité que quelques marchands d'art et mêmes certains ethnographes attachent à des statuette représentant un homme avec un panier sur la tête, d'ailleurs visiblement modernes et taillées par des amateurs pour le tourisme et le commerce.

\* \* \*

Ce qui se passe sur le champ du *petit* paysan se résume en une courte mention. Il y a d'autant moins de faits religieux importants à signaler que le coutumier concernant l'acquisition du droit d'occuper la terre, la préparation du terrain, et sa culture, n'est qu'un résumé de celui que nous décrivons, et que ce paysan et son petit ménage ne peuvent y consacrer que deux jours par semaine, le reste de son temps étant pris par les travaux des champs de la communauté clanique et familiale. Son propre champ ne lui apporte en somme qu'un supplément alimentaire, lequel est cependant plus important que sa part des plantations communautaires.

Le jour de la fête des ignames tous ceux qui remplissent dans la tribu une fonction religieuse, même la moindre, se trouvent autour du roi et des chefs : tous ceux qui ont terminé l'initiation du *gpò-oro* et sont donc dispensés du travail de la houe ; les *initiés* de la caste des forgerons :

*kofibi*, qui n'ont subi que la première initiation, et tirent des sons étranges du fihî ou mirilton, *tiolowele*, à qui avaient été interdits pendant trois ans les rapports conjugaux. On y rencontre les féticheurs et les féticheuses de toute importance, munis de leurs attributs et de leurs emblèmes : les chasseurs de sorciers avec leur grand masque de jour terrifiant, auquel des animaux divers, bœuf, béliet, phacochère, crocodile, iguane, caméléon, toucan et des bêtes mythologiques ont prêté des traits ; ces chasseurs féticheurs ont avec eux leur tambour magique qui doit mettre en fuite les sorciers de son langage mystérieux, et sont escortés d'une dizaine d'hommes armés du carquois et de l'arc pour les tuer. On y distingue *Ku-Yigue*, ses habits, son chapeau, son sac et ses bracelets composés uniquement de peau de boa : il est préposé au culte du python, vénéré déjà dans la plus haute antiquité comme une force chtonienne, et dont le culte a une importance capitale pour la chute régulière de la pluie. Dans cette plantation circulent aussi les *chasseurs*, hommes castés, peu nombreux, portant arc et carquois de flèches, enveloppés d'un mystère qui ne permet guère de connaître leur fonction religieuse véritable : ils jouissent de la considération générale et d'une grande sympathie de la part des chefs ; sans doute en ce jour, doivent-ils protéger symboliquement, contre les fauves par leurs amulettes et leurs armes tous les hommes réunis ici. Il y a *Tohotiorro*, une féticheuse, avec son bâton magique surmonté d'une figure féminine sculptée. Elle séjourne comme une ermite dans les plantations pendant toute la saison des pluies, afin de contribuer à la bonne réussite des cultures en les protégeant contre les attaques des génies de la brousse et des *niikaryi*, ces guérisseurs qui se transforment en vaches pour dévaster les récoltes. Ces derniers seraient, croit-on, invulnérables aux flèches et aux sagaies. Afin de faciliter ses activités bienfaisantes, on charge *tohotiorro* de sacrifices à accomplir. Elle vit dans les champs comme une bête, ne se nourrit que de racines, ne se lave jamais, couche sans natte par terre ou dans un trou de termitière ; elle est coiffée d'un bonnet entouré d'une couronne de feuilles fanées ou sèches, et vêtue d'un pagne en loques qui n'est jamais renouvelé. *Tohotiorro* signifie d'ailleurs « haillons ».

Rompant l'uniformité des rangs des travailleurs, d'autres féticheurs tenant les perches les plus hautes qu'ils aient pu trouver, soutiennent fixé à leur extrémité un *oiseau* noir en bois. Ces représentations ornithomorphes ou ornitho-anthropomorphes sont flanquées d'autres perches munies chacune d'un fanion en coton blanc rayé d'indigo. Ces oiseaux portés ainsi, sont peut-être à rapprocher d'un rite agraire carthaginois : du haut d'un bûcher un aigle s'élevait vers le ciel ; aux yeux des Puniques, il symbolisait la résurrection de l'année, et était le messager du peuple au Baal suprême. C'était une manière de se rattacher à la force indispensable du ciel.



Apparemment tout a donc, dans cette fête des ignames, un caractère religieux, dont le spectateur blanc ou même indigène ne comprend pas toujours le symbolisme.

Tôt dans la matinée se fait la distribution, aux femmes cuisinières, de viandes des bœufs sacrifiés, mélangées à la chair d'une victime humaine tuée au lever du jour. Ce mélange est bouilli et partagé entre tous ceux qui sont présents, à l'heure de tian-vigue (soleil blanc), c'est-à-dire vers 13 heures, quand le travail est arrêté un instant pour l'absorption du *migbolo*, ou Calebasse de farine de mil.

\* \* \*

A partir des semailles, le roi, responsable de la réussite des récoltes, fait des offrandes et des sacrifices. D'abord, et le plus fréquemment, il les adresse à son fétiche de la pluie qui est représenté par le contenu d'une poterie et qu'il a pour ainsi dire à portée de main, dans la cour de son palais ; il accomplit ces offrandes tous les vendredis de la saison des pluies. Les 5 roitelets naffara vont eux-mêmes immoler des bœufs aux crocodiles du Bandama, fleuve qui coule en bordure de chacun de ces petits royaumes. Tous les rois sénoufo enverront leurs proches et des féticheurs offrir des taureaux aux poissons de *Tiégo*, lieu de pèlerinage dans le sud du pays, où certains jours des centaines de personnes sont rassemblées. Parmi ceux qui s'y rendent du lointain nord, il en est qui marchent plus de 500 kilomètres en poussant devant eux leur bétail broutant. De peur que leurs bêtes n'arrivent à destination en mauvais état et qu'ainsi leur valeur propitiatoire ne soit amoindrie, ils emmènent de leur pays un troupeau plus nombreux, dans lequel, à l'arrivée, ils choisiront les plus beaux taureaux, et ils ne feront que des étapes quotidiennes de 12 à 15 km, afin de ne pas fatiguer ou amaigrir leur bétail de sacrifice.

\* \* \*

La *moisson* a gardé certains caractères bibliques : telles les offrandes de prémices d'ignames et de mil aux ancêtres dans les huttes fétiches et au pied de l'arbre iroko. Les petits cultivateurs, dont le champ d'ignames n'a que quelques ares, réduisent cette offrande à un petit tubercule ou même à une tranche coupée avec la houe ou rompue à la main, et à une poignée de mil décortiqué. « On ne saurait offrir aux ancêtres d'autre nourriture que celle qu'ils connaissaient, d'autre grain que celui qu'ils cultivaient » dit Denise Paulme (« Des riziculteurs africains : Le Baga » Guinée Française).

Ce qu'on doit qualifier de fin des travaux des plantations est la *moisson du mil*, ou sorgho, le riz, dont certaines variétés sont coupées encore plus tard, n'étant pas une plante traditionnelle. Chaque année

un grand champ communautaire de mil poussait autour de Sinématiali et entourait cette localité comme un cerceau : sa largeur la plus grande s'étendait entre mon habitation et le bois sacré, dont un sentier d'accès s'appelle d'ailleurs *sékolgo*, ou « chemin de la plantation ». Pendant une nuit claire de Icéfigpô, « le mois de la grande lune blanche », qui correspond à décembre, les initiés de la société gpô-oro, la tête rasée, le corps lavé, les ongles coupés, spirituellement préparés par des sacrifices et purifiés par des interdits, récoltent, sous la protection des chasseurs de sorciers munis du masque de nuit à tête de chien, ce sorgho dans le plus profond silence, sans autre bruit que les coups secs du coutelas qui tranche les épis, sans élever la voix, comme il convient pour accomplir un geste sacré. Au lever du jour seules des tiges brisées, dépouillées de leur trésor alimentaire, sont penchées autour du village. Les épis ont été entassés en bordure du champ : sur le sommet de ce tas, trône une poterie contenant une mixture qui le protège contre les voleurs et les sorciers : on appelle ce fétiche *fèguè*. Seules les femmes mères peuvent faire la rentrée du mil au grenier : pour prouver leur état civil, la plupart d'entre elles portent leur bébé sur le dos, à moins qu'il ne pèse trop lourd.

Dans les *greniers* élevés, pareils à ceux qui nous ont été révélés par des documents sumériens archéologiques, et dont on enlève comme un chapeau le toit pour les remplir, est placée une pierre de la foudre ou hache néolithique, gardienne et protectrice de leur contenu précieux.

Il convient de terminer sur la remarque que certains autres rites qui se rapportent au labour traditionnel, aux semailles, à la garde des champs, à la moisson, ne peuvent être définitivement déterminés comme des actes religieux : en effet souvent la frontière entre la religion et la superstition n'est pas clairement délimitée. Nous avons surtout voulu faire ressortir que l'agriculture sénoufo repose sur un concept religieux, ou, comme le remarque M. Delafosse, « a la religion comme pierre angulaire » (M. Delafosse : Les Civilisations négro-africaines).

### III. — Le calendrier Senoufo.

La division de l'année est basée sur les travaux agricoles, les deux astres fertilisateurs, et la situation économique et alimentaire résultant de l'agriculture.

Le cycle annuel comprend 12 périodes ou mois. Ceux-ci correspondent mieux à nos mois de l'année grégorienne qui compte 365 jours et 6 heures, qu'aux 12 mois lunaires des voisins musulmans, dont l'année présente un décallage de 13 jours. Cette plus grande précision n'est pas pour les Sénoufo le résultat de connaissances astronomiques plus précises, mais d'une observation meilleure des éléments de la nature. Les années

successives ne portent cependant pas de numéros, ni les mois des dates, de sorte que la population ne connaît ni l'âge de ses membres, ni les jours précis pendant lesquels des faits même d'importance se sont passés. Ainsi pour déterminer l'époque de la destruction de tel village par la guerre, on dit par exemple que c'était au mois de Tiòprò (janvier) de la troisième année du roi Bambélé, imitant ainsi le chroniqueur dans la Bible : « C'était en la douzième année de Nabuchodonosor qui régna sur les Assyriens à Ninive... ». Mais pour pouvoir situer approximativement tel moment de l'histoire senoufo, on doit connaître la succession des rois, ce dont les indigènes eux-mêmes ne sont capables sans confusion que pour les 5 ou 6 derniers. Encore faut-il tenir compte de l'omission volontaire dans cette liste des noms de rois dont le gouvernement a été néfaste, suppression qui résulte du fait que les noms de ceux-ci sont interdits d'être prononcés par suite de défaites de guerre, de leur capture par l'ennemi, de grandes épidémies des hommes et des troupeaux, de désastres des récoltes, d'injustices graves, de dilapidation des biens de la tribu, etc.

Ce qu'on pourrait appeler le Nouvel An est le jour de la fête des Ignames dans le champ communautaire, qui est aussi le jour de la revivification du sol et du rajeunissement du roi. Cette célébration se situe à la première lune après l'équinoxe du printemps.

#### A. — *Les mois.*

Chez ces hommes des cultures, les *noms* des 12 mois ont des rapports avec leurs occupations saisonnières et agricoles, et avec les conditions d'existence créées par le cycle des travaux agraires et les conditions atmosphériques. Ils présentent des ressemblances avec ceux que la Révolution Française donna durant quelques années aux mois du calendrier grégorien : Germinal, Messidor, Pluviose, Floréal, Fructidor, etc., et avec ceux, d'origine germanique, qu'on reproduit encore sur des calendriers flamands actuels : Lauwmaand, Sprokkelmaand, Lentemaand, Grasmaand, Bloeimaand, Oogst, etc.

Pour la simple raison de commodité, suivons notre calendrier occidental qui débute par le mois de janvier. Nous traduirons nos mois par les noms senoufo des époques mensuelles correspondantes et ajouterons l'explication de leur sens folklorique.

*Janvier* se dit *Tiòprò*, « on prend les rats ». Quand en janvier l'harattan chaud souffle du Sahara avec violence, desséchant la végétation et craquelant le sol, les hommes, armés de bâtons, partent par villages à la chasse. Ils font flamber la brousse, et suivent le feu en longues files pour capturer les rats afin de s'assurer un supplément de protéine.

*Février* est *Lòzò*, « l'herbe a fini de brûler ». C'est le mois de la chasse au grand gibier, car la brousse brûlée permet un grand déploiement de chasseurs et la tenderie au filet.

*Mars* ou *Kafouplé*, c'est-à-dire « la petite chaleur ». Pendant ce mois la chaleur, élevée toute l'année, monte un peu.

*Avril* se traduit *Kafougpòò* : ce mot signifie « la grande chaleur ». Avril clôt la saison sèche, ouvre celle des pluies, et peut être considéré comme le mois du Nouvel An d'autant plus qu'il suit immédiatement l'équinoxe du printemps. Il ouvre la série des mois des grandes chaleurs.

*À mai* correspond *Warreyève*, « on couvre les ignames ». Pour les abriter contre l'ardeur du soleil, on recouvre les vrilles surgies des tubercules enfouies, d'une légère couche de feuilles ou de petites branches.

*Juin* est *Tiàdia* ou « le travail de la houe ». C'est l'époque du grand travail dans les plantations avec la houe : binage, sarclage, redressement des tiges de mil et de maïs couchées par les orages.

*Juillet* est traduit *Karamanou*, « il n'y a plus rien à manger ». C'est l'époque de soudure alimentaire, pendant laquelle normalement devraient intervenir les réserves des silos. De fait, beaucoup ont été obligés de vendre les provisions à la saison sèche pour pouvoir payer l'impôt de capitation. D'autre part, à la même époque sèche se célèbrent les fêtes des défunts et les grandes funérailles d'anniversaire d'un décès, où chaque famille intéressée veut tenir un standing trop élevé en faisant manger et boire à satiété des assistants trop nombreux. En juillet beaucoup de greniers sont donc vides, les nouvelles récoltes ne sont pas mûres, et c'est la disette annuelle. Les indigènes retournent à la cueillette pour tromper leur faim et pour subsister : racines et tubercules sauvages, taro, feuille de manioc. On mange des chenilles, des escargots crus, des lézards, des serpents, et les plus coriaces des oiseaux. Sur les marchés des femmes vendent des galettes de terre blanche, ce qui nous rappelle « La Faim » de Knut Hamsun.

Le mois d'*août* s'appelle *Karafanwale*, « il y a de nouveau un peu à manger ». Ce mois apporte le premier maïs, l'igname précoce, la *Dioscorea cayenensis* des botanistes.

*À septembre* correspond *Foutougoutan*, c'est-à-dire « la lune de la grande pluie ». Les rivières débordent sur plus d'un kilomètre de largeur dès le début de ce mois, et ces hautes eaux durent jusqu'au commencement de la saison sèche.

Pour *octobre* il y a *Yééwò*, « la lune noire ». Tornades et ouragans se succèdent maintenant si rapidement, que l'astre de la nuit n'est visible qu'à de rares intervalles.

*Novembre* se dit *Yééfiplé*, dont la traduction littérale est : Yéé - lune, fi - blanche, - plé - petite. Ces qualificatifs ont été donnés à la lune de novembre parce que le petit et le gros mil, sorgho et dourra, commencent à avoir la couleur blanche annonciatrice de leur maturité.

*Décembre* est appelé *Yééfipòò*, « la grande lune blanche ». Le mil, aliment de base et d'offrande, est bien mûr. Il est coupé pendant une

nuit, blanche de clarté lunaire, par les anciens, membres initiés de la grande société religieuse locale, tandis que les chasseurs de sorciers, porteurs de masques à tête de chien « Ponnyugue », font le guet contre les agents de la magie noire destructive (1).

Six dénominations sénoufo des mois dérivent donc des deux grands astres célestes, quatre de la lune, et deux du soleil.

L'apparition de la nouvelle lune n'est pas accueillie avec des manifestations extérieures de joie par ce peuple qui considère pourtant presque comme des divinités la lune et le soleil, et reproduit fréquemment dans la sculpture religieuse et ailleurs leurs symboles : serpent-python, caméléon, cornes de béliar, tatouage ombilical solaire.

Pour donner une explication à la renaissance mensuelle de la lune, le folklore sénoufo a la fable suivante :

Dieu avait créé les hommes.

Alors il dit : « Après leur mort les hommes resteront deux jours dans la tombe pour ressusciter après ». En même temps il ajouta : « Quand la lune meurt, elle restera dans sa tombe ».

Dieu envoya un chien faire cette communication aux hommes. Il envoya aussi un chat avec la même message.

Sur le chemin du chien, Dieu déposa un morceau de viande, et sur la route du chat un *nèrre* ou *soumbara* (fruit amer et puant, qu'on met dans les sauces). Le chien trouva la viande, et perdit son temps à ronger les os. Le chat vit le *nèrre*, et continua son chemin sans s'arrêter ; il arriva chez les hommes avant le chien. Mais dans sa hâte, il avait embrouillé de message. Il dit aux hommes : « Dieu a dit : quand l'homme meurt, il restera dans la tombe ; si la lune meurt, elle ressuscitera le troisième jour. »

Quand le chien arriva chez les hommes, il leur annonça : « Dieu a dit : si l'homme meurt, il restera deux jours dans la tombe, et ressuscitera le troisième jour. Quand la lune meurt, elle restera dans la tombe ».

Les hommes ne crurent pas ce message, parce que le chat était arrivé le premier, et que Dieu ne peut pas se démentir. C'est pourquoi l'homme meurt et reste dans la tombe, tandis que la lune meurt pour ressusciter le troisième jour.

En dehors du soleil et de la lune, qui ont une répercussion sur la vie en général de la tribu sénoufo et sur son agriculture en particulier, d'autres *planètes et constellations* exercent leur influence sur le calendrier, mais nous n'avons pu en recueillir que quelques exemples. Le voyageur se met en route au lever de *Gbindongon*, l'étoile du matin ou Vénus. *Gôkourrou*, — la Pléiade —, a une grande importance pour la culture des champs. C'est sur la position de *Gôkourrou* qu'on se base pour le

(1) C'est en ce mois qu'a lieu la mise à mort rituelle du roi vieilli.

commencement des travaux agraires, comme le Phéniciens, les Grecs et d'autres navigateurs de l'antiquité inauguraient leurs grands périple maritimes au lever héliaque de la Pléiade, au printemps, que les Romains appelaient Vergélie (ver = printemps). Lorsque cette constellation disparaît, on arrête de planter l'igname, mais on peut continuer de faire d'autres semis. Gôkourrou ou Gokornou signifie «la poule et les six poussins». Cela nous oblige à souligner l'ancienneté de ce nom sénoufo, car la Pléiade n'a plus que six étoiles : selon Hygin c'est Electre, selon Ovide c'est Mérope qui a disparu.

Les astrologues chaldéens et égyptiens savaient calculer l'approche des *éclipses*. Les peuples primitifs ne peuvent que les constater et essayer d'en empêcher les conséquences graves, généralement néfastes. Les Scandinaves croyaient en Moongars et Fenris, deux loups qui cherchaient à dévorer le soleil et la lune. Les Indiens d'Amérique pensaient que la lune et le soleil étaient souffrants : ils faisaient aboyer leurs chiens pour guérir ces malades. Les Hindous continuent de croire qu'un dragon à griffes noires s'empare des astres : ils s'immergent dans les cours d'eau pour chasser le monstre. Selon les Bambara du Soudan occidental, c'est Yakouma, une sorcière, qui s'empare de la lune ; ils la mettent en fuite par un bruit infernal. Les Sénoufo sont plus près de la vérité en disant que la lune, grande dispensatrice de la pluie fécondante, est poursuivie par le soleil, qui menace de l'avaloir. Pendant l'éclipse ils font, comme les Bambara, résonner les tambours et retentir les balafons pour empêcher la catastrophe. Si par malheur ils n'y réussissaient pas, les hommes changeraient en antilopes, et celles-ci en hommes.

#### B. — *La semaine.*

L'introduction de la semaine de sept jours, — littéralement de 7 soleils —, nous paraît relativement tardive et de provenance nord-soudanaise. Les noms qui déterminent ces jours n'ont pas une consonance locale, malgré le suffixe sénoufo *tian*, qui signifie *soleil*, *jour*, et qui n'est d'ailleurs pas obligatoire. La vraie semaine ne compte que 6 jours ; mais ceux-ci ne portent pas un nom uniforme dans toute la tribu. Chacun est désigné par le nom d'un village des environs où se tient un marché ce jour-là. Ces 6 villages se trouvent dans les environs de l'endroit où l'on habite et dans un rayon de 15 à 20 kilomètres. Une localité située ailleurs se trouvera automatiquement entourée d'un autre réseau de 6 villages ayant un marché, de sorte que les six jours de la semaine autochtone y portent des dénominatifs autres.

Si la semaine des 7 jours est d'importation plus récente, elle est toutefois assez ancienne pour qu'à chacun de ces jours ait pu se lier un faisceau de croyances touchant au tabou et à l'interdit, et se tisser autour de lui un réseau non seulement de coutumes en rapport avec cette plus

vieille institution sénoufo qu'est l'agriculture, mais aussi de superstitions qui n'ont guère de rapport avec la vie spirituelle, et qui sont des recommandations du plus pur Nostradamus. Choisissons pour chaque jour de la semaine quelques exemples.

*Tènnètian*, lundi.

Bien des hommes et des femmes s'appellent Tènnè, Tènnèlo, Tènnèdia, parce qu'ils sont nés ce jour. Interdit de cultiver le champ communautaire ; en cas de violation, les récoltes dessècheront. Interdit au maître de faire travailler ses esclaves : ceux-ci peuvent néanmoins cultiver le petit champ dont la récolte leur est réservée. Quiconque bâtera sa maison, verra bientôt l'incendie la détruire. Jour faste pour voyager, chasser, pêcher, composer des amulettes.

*Tarratatian*, mardi.

Celui qui se fait raser la tête, ou qui tresse sa natte de couchage le mardi, s'expose aux maléfices des sorciers. Défense de commencer la construction d'un nouveau village ou d'une nouvelle habitation.

*Arrabatian*, mercredi.

Jour néfaste pour récolter des plantes médicinales et acquérir des amulettes. Interdiction de faire des offrandes et des sacrifices. Les femmes n'iront pas se laver au ruisseau, mais devront faire leur toilette à leur case.

*Ialamissatian*, jeudi.

Jour faste pour tresser sa natte, tisser ou coudre son bonnet et pour mourir. C'est le jeudi qu'il faut raser la tête des esclaves.

*Ardyimatian*, vendredi.

La racine de ce nom est *dyima*, anciennement fétiche de la guerre et aujourd'hui de la chasse aux éléphants. Il est interdit de faire la guerre. Le chasseur et le pêcheur qui vont à leur travail, y périront. Interdiction de se rendre aux champs. Seuls les enfants et les non-initiés peuvent y séjourner pour protéger les récoltes contre les animaux pillards ou dévastateurs. Celui qui transgresse cet interdit, sera tué par la foudre, attaqué et frappé par les n'dèbele, ou génies de la brousse. C'est le vendredi que le roi doit faire aux ancêtres les sacrifices hebdomadaires pour la pluie et la fécondité, et que sont célébrés les grands sacrifices aux poissons sacrés de Tiégbo. C'est encore le jour où le roi rend la justice, parce que ses jugements seront alors justes ; qu'on doit rendre les objets empruntés, se réconcilier.

*Sibiritian*, samedi.

Jour propice pour couvrir sa case, consommer un mariage, commencer un nouveau champ, faire les moissons, jour très faste pour mourir.

*Karitian* ou *Diëmsitian*, dimanche.

(« Diëmsitian » est visiblement une corruption de « dimanche »).

Celui qui est né un dimanche, n'a pas à craindre les sorciers, ne sera ni sourd, ni aveugle, ni muet ; il ne sera pas mordu par des serpents, ni déchiré par les fauves. Un guerrier né un dimanche, ne mourra pas à la guerre. Celui qui va à la chasse, reviendra bredouille.

### C. — *Les heures du jour.*

Conformément au comput antique, le jour sénoufo commence la veille au coucher du soleil, de sorte que les interdits cessent ou entrent en vigueur à cet instant.

La nuit appartient aux esprits des défunts : ils se déplacent de préférence dans l'obscurité, et les rêves nocturnes sont interprétés comme une manifestation des morts. Elle est aussi le royaume des sorciers, qui s'y font entendre par des cris d'hyène, de léopard, de chacal, de hibou, de chouette, de crapaud. Pour ces deux raisons, à partir de 22 heures jusqu'au chant du coq plus aucun bruit ne s'élève du village et personne ne se rend hors de son enceinte, exceptés toutefois les vigilants chasseurs de sorciers porteurs de masques à tête de canin et aboyant comme des chiens bergers. Cette partie de la nuit qui englobe environ cinq heures, de 22 à 3 heures, est nommé *nyilègue* ou minuit.

L'heure du coucher du soleil, variant entre le péricée et l'apogée du soleil entre 17 h 45 et 18 h 15 chez les Sénoufo du Centre établis sur le 9° lat. N., est nommée *Laarzène'n* et celle du repas du soir, vers 20 h., *pliguelile'n*. Suit alors minuit.

Après le long minuit vient la première heure de notre journée, vers 3 h, appelée *goponniènnè*, c'est-à-dire « le cri du coq perché », suivie de près par l'heure de son deuxième chant ou *nièn'dale-gopollo*, c'est-à-dire « le cri du coq par terre ». Le moment de l'aurore se dit *gbèmena*.

A *tyangfölleme* ou « lever du soleil » correspond également le lever général de tout le village, annoncé le vendredi et les jours de grandes funérailles par un orchestre de tambours et de balafons, qui retentissent pendant un quart d'heure. Les premiers pilons résonnent dans les mortiers de bois, les femmes se rendent au ruisseau pour la première corvée d'eau, et les agriculteurs partent aux champs. Le laps de temps entre 8 et 9 heures est appelé *donwolleguele*, « l'heure de chercher les termites » : les vieux, dispensés des travaux agraires, et les enfants qui les accompagnent, vont recueillir pour leur volaille de basse-cour les termites sous des pots retournés sur leurs nids et contenant un appât de bouse de vache, de feuilles et de fragments de bois, dont ils ont été trop friands pendant la nuit. De 9 à 12 heures la vie quotidienne se déroule sans rien de remarquable, de sorte que cette période de trois heures ne porte aucun nom déterminatif.



L'apogée quotidien du soleil, midi, est indiqué par le dénominatif *takarmna*, littéralement « le soleil va partir », c'est-à-dire va aborder sa descente vers le couchant. A 13 heures il y a toujours un moment d'arrêt dans les occupations et les travaux pour l'absorption d'une calebasse de farine délayée dans de l'eau : cette calebasse de mil, dite *migbolo*, a donné son nom à la treizième heure.

A *Sérifana*, ou « le vêtement de l'arbuste séritique », correspond 14 heures. Voici l'origine de cette dénomination. A Sérifana les ménagères vont s'approvisionner pour la deuxième fois en eau. Comme elles ont alors des loisirs, elles en profitent pour se baigner, et pour ramasser des feuilles du séritique dans le but de renouveler la touffe de verdure en forme d'éventail, dont elles recouvrent habituellement leur postérieur. 15 heures se dit *tianvigie*, ou « le soleil blanc » : la réverbération du soleil est si forte que le village, la brousse, les bosquets et les champs semblent tout blancs. La période comprise entre 16 heures et le coucher du soleil est désignée par *tian-gwonion*, — « le soleil descend ».

Dans la conversation de nombreux sénoufo indiquent aussi l'heure d'un événement en désignant de la main levée la position du soleil.

#### D. — *Les points cardinaux.*

Pour désigner l'Est et l'Ouest, il est normal que *tian*, le soleil, y soit à la base. L'*est* se traduit par *tian-föllema*, ou « du côté du lever du soleil », et l'*ouest* par *tiantoumbè*, « vers la chute du soleil ». Ce qui prouve bien la pauvreté de la langue sénoufo, c'est l'absence de noms spécifiques pour désigner le Nord et le Sud. On indique le *nord* par un des termes *iasogokollogo*, *soumokollogo*, *solibokollogo*, qui signifient tous les trois « la route du sel » : les marchands venaient du nord avec leurs charges de sel gemme, extrait d'ailleurs dans le Sahara. Le *sud* est traduit par *worokollogo*, ou « la route des noix de kola » parce que c'est dans le sud de la Côte d'Ivoire qu'on va acheter ces fruits.

Ce calendrier ou coutumier agricole sénoufo est donc le résultat de l'esprit d'observation profond dont les peuples primitifs ont toujours fait preuve.